

C'est le premier qui repousse la glace  
 Quand le printemps parsit dans le lointain,  
 Et le dernier qui brave la menace  
 De l'ouragan qui se déchaîne en vain.  
 Nous répoudons, par nos chants en cadence,  
 Aux tourbillons de la neige et du vent.  
 Nageons, nageons, en chantant la romance  
 Des canotiers du St. Laurent.

Rapide et souple, il roule sur l'abîme,  
 En défiant tous les temps orageux.  
 Il disparaît ! on croirait qu'il s'abîme,  
 Pour un instant il se dérobe aux yeux ;  
 Mais aussitôt, il s'enlève et s'élançe,  
 Guidé par nous, sur le fluve géant.  
 Nageons, nageons, etc.

Au jour d'été le beau soleil qui brille  
 Réchauffe aussi le cœur des mariniérs,  
 Nos bras nerveux, sur l'onde qui scintille,  
 Possèdent l'esquif des joyeux canotiers.  
 Un chant d'amour que l'écho du rivage  
 Répète encor plus tendrement,  
 Vient retremper l'ardeur et le courage  
 Des canotiers du St. Laurent.

### UN PEU DE TOUT.

Vous n'avez pas connu Antoine, ce fameux académicien, dont la science était si profonde, l'esprit si brillant, et les distractions si bizarres ? Moi qui vous parle, je l'ai bien souvent rencontré, et je vois encore d'ici, marchant dans les rues, grave, absorbé et toujours les yeux plongés dans un livre. Son attention était si profonde dans sa lecture qu'il ne levait jamais la tête ; il se contentait d'incliner un peu le front, en forme de salut, quand il entendait passer quelqu'un près de lui.

Il était un jour avec sa sœur, et tous deux se promenaient sur une route, du côté de Vaugirard ; voici qu'un âne, chargé de paniers, vient tout en se balançant, au-devant d'eux. Quand l'âne et le savant se croisèrent, Antoine, en voyant une ombre couvrir le chemin devant lui, salua de la tête, sans regarder, suivant sa coutume. — Sa sœur n'y tint plus :

— Mon frère, dit-elle, en riant à gorge déployée, vous ne savez pas qui vous venez de saluer ?

— Vraiment non !

— C'était un âne.

— Ah ! répondit Antoine ; j'ai salué tant d'hommes qui lui ressemblaient !

\* \* \*

— Autrefois, les députés des Trois-Ordres se rendaient à Pau, quand les Etats du Béarn étaient convoqués pour le règlement des impôts. Un jour, M. de Lons, qui les présidait, les avait invités à sa table.

Un berger, député de la vallée d'Ossau, se trouva placé à côté d'un financier aubli qui voulut se moquer de lui et lui dit :

— Monsieur, quand vous voulez le soir faire descendre de la montagne dans la plaine votre troupeau, comment le rassemblez-vous ?

— En sifflant.

— Mais de quelle manière ? allons n'ayez pas de conte, montrez-le moi, et faites ici comme à la campagne.

Le berger se fit prier quelque temps ; enfin, il cède et siffle tout doucement.

— Très-bien, lui dit l'autre ; mais vous sifflez plus fort que cela en général ?

Oh ! oui, monsieur, répond le berger, quand le troupeau est au fond de quelque ravin, ou qu'il est très-loin ; mais monsieur, nous ne sifflons pas plus fort que cela quand les bêtes sont à côté de nous.

\* \* \*

Avez-vous pénétré dans une de ces chambres obscures de la Sorbonne, du Collège de France ou de la Bibliothèque impériale, où l'on trouve, à jours et heures fixes, des hommes décorés qui montent en chaire sans oser regarder la salle, et parlent pour les banes pendant soixante minutes ? Ce sont des professeurs sans élèves ; ils enseignent le tatar ou le bengali. Un jour, un de ces prédicateurs du désert, après avoir parlé toute son heure, eut encore quelques choses à dire. Ne voulant pourtant pas abuser de la complaisance de l'unique auditeur qui eût attendu la fin de sa leçon, il s'adressa à lui en souriant.

— Je réclamerai, monsieur, toute votre indulgence ; pour être complet, j'aurais besoin de cinq minutes encore.

— Oh ! monsieur, répondit l'unique auditeur ne vous pressez pas ; j'ai tout mon temps.

— Monsieur, je vous remercie.

— Oh ! de rien, de rien, voyez-vous ; être ici ou ailleurs, ça m'est bien égal.

— Vous avez donc du loisir ?

— Moi ! je suis à l'heure.

Le professeur reconnut alors le cocher qui l'avait amené à son cours.

\* \* \*

Un paysan allait pour la première fois à l'opéra. On jouait la *Favorite*.

— Eh bien ! lui demanda-t-on à la fin du spectacle, comment trouvez-vous ça ?

— Ma foi, ça serait diablement joli sans la musique.

### A VENDRE A CE BUREAU

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

Prix : \$2.50.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00

“ “ 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arrérages ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENEAL, 4, Rue St. Vincent.